

ROMAN

Bui Ngoc Tan



La mer  
et le martin-pêcheur

**PRIX HENRI-QUEFFÉLEC**  
**2012**

Extrait de la publication

 **l'aube**



## LA MER ET LE MARTIN-PÊCHEUR

Collection *l'Aube poche*  
dirigée par Marion Hennebert

© Bui Ngoc Tan, 2008  
© Éditions de l'Aube, 2011  
pour la traduction française  
et 2013 pour la présente édition  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-0975-4

Bui Ngoc Tan

**La mer et le martin-pêcheur**

roman

traduit du vietnamien par Tây Hà

Prix Henri-Queffélec 2012

*éditions de l'aube*

Du même auteur :

*Une vie de chien*, l'Aube, 2007 ; l'Aube poche, 2011

*Conte pour les siècles à venir*, l'Aube, 2013

Le traducteur remercie ses amies Béatrice Lang et Anne-Marie Le Roux, agrégées de l'université, pour leur relecture méticuleuse du tapuscrit, et leurs précieux conseils. Erreurs et maladroites sont imputables à la seule négligence du traducteur. Tây Hà

## Première partie

Trân Bôn, le capitaine du chalutier *Ha Long 414*, a une façon des plus paisibles d'accoster. Face au quai, devant l'espace juste suffisant pour recevoir un navire, il négocie avec le courant, ajuste sa position, avance, recule, jusqu'au moment où la touline est enfin jetée au lamaneur qui attend sur le quai. Celui-ci tire à lui la haussière trempée d'eau et l'attache à un bollard. Sa tâche est alors à moitié terminée. Il ne reste plus qu'à faire tourner le treuil. L'amarre se tend et tire vers le quai l'avant du navire qui compresse les vieux pneus contre l'armature de bois qui recouvre le béton. Sous la pression, des gouttes d'eau limpides sourdent des amortisseurs. Cela fait, on manœuvre à la barre pour approcher du quai l'arrière du navire. Puis une nouvelle amarre est jetée sur le quai et attachée à un autre bollard. Le treuil raccourcit le câble et attire l'arrière du navire contre le quai. Le flanc du navire qui oscille au gré des vagues est protégé par des défenses tout de rotin tressé semblables à des bombes ovales, qui pendent le long du quai et amortissent les chocs. C'est tout. Le navire de

Bôn se trouve garé exactement dans l'espace libre du quai qu'on lui a réservé, serré entre les autres navires, comme on gare sa bicyclette. Avec la passerelle qui descend en biais du pont sur le béton du quai, il donne l'impression d'être amarré là depuis toujours.

Si la façon d'accoster de Bôn est la plus paisible entre toutes, celle de Chôn est la plus tumultueuse. À chaque accostage, les commandements qu'il hurle au micro mettent en émoi tout le quai, tout le chenal et toutes les entreprises du voisinage :

« Avancez encore un peu ! Avancez encore un peu !

« Tournez la barre, le bateau-pilote doit arriver par l'autre bord !

« Lancez la touline ! Lancez la touline !

« Le bateau-pilote ! Le bateau-pilote ! Accostez maintenant ! Accostez maintenant !

« Le bateau-pilote ! Approchez le 412 du quai ! Ne laissez pas dériver ! Ne laissez pas dériver !

« Approchez le 412 du quai ! Approchez le 412 du quai ! »

Les ordres se font de plus en plus impérieux :

« Jetez la touline !

« Attachez au bollard supérieur ! Attachez au bollard supérieur !

« Écarte-toi ! Tu vas te casser la jambe !

« Faites tourner le treuil ! Tirez l'amarre de la poupe !

« Faut pas toucher les câbles du port ! Faut pas toucher les câbles du port ! »

C'est ainsi tout au long de la manœuvre, jusqu'au



retour du silence. Tout à coup, sous le ciel serein du port, après ces commandements fougueux, après ces vociférations rageuses encore amplifiées par les haut-parleurs, une voix féminine, aux sonorités pures, s'élève en solo sur un accompagnement de cordes :

*« Partout où je vais de par le monde  
mon cœur revient toujours vers le Hà Tinh,  
vers les monts Hông Linh,  
vers les flots du La,  
vers la mer immense de mon village... »*

Le monde entier sait alors que le capitaine Chôn a fini d'accoster. Il met toujours cette chanson. Ou alors, c'est

*« Nghe Tinh mon amour,  
tous ces mois, toutes ces années d'attente.  
Tes eaux blanchies d'écume, tes collines  
et tes monts en troupe désordonnée... »*

De très belles chansons qu'à ses moments perdus, Chôn parodie avec des paroles teintées d'amertume :

*« Nghe Tinh mon amour,  
le Siège t'appelle pour lui livrer les nouilles »*  
ou encore

*« Partout où je vais de par le monde,  
mon cœur revient toujours à Parcimonie. »*

Pour Chôn, c'est maintenant seulement que sa longue campagne en mer, faite de fatigue et de labeur sans trêve, se termine vraiment (bien que depuis un jour déjà il ait fait lever le chalut une dernière fois, ordonné le nettoyage général du chalutier et parcouru le trajet depuis le champ de pêche jusqu'au port) ; c'est maintenant seulement

qu'il peut s'accorder un moment de détente.

Chôn est un homme du Centre – de la région des Turlupins, comme disent ceux de la direction générale. Mais un Turlupin du meilleur genre. C'est vraiment curieux. Dans cette région des Turlupins, quand les gens sont pingres, ils le sont on ne peut plus ; mais s'ils sont généreux, ils en remontent aux gens du Nord, cela ne fait nul doute, mais même les gens du Sud doivent rendre les armes. C'est aussi ce qu'observent ceux de la direction générale. Ce jugement est également partagé par tous ceux des bureaux et des services. Les demoiselles du secrétariat et de la dactylographie ne montent jamais sur le navire de Chôn sans revenir avec un paquet de poissons frais de la meilleure qualité. Ceux de la technique, c'est inutile d'en parler ; des frères d'armes avec qui on copine. Et puis, ces beuveries sur le bateau ! Et ces beuveries à terre, où se noient tous les soucis de la vie.

Diêu, le chef de cabinet du directeur général, ne peut pas oublier une certaine soirée de beuverie avec Chôn. Ils n'étaient que tous les deux. Deux hommes sur deux vélos, et ils s'en sont allés rue de la Gare. Ils ont commencé à boire dès la fin du quart du soir. Et cela a duré jusqu'à l'heure d'arrêt de la tour de diffusion. Une bouteille de Johnny Walker label noir. Deux caisses de Heineken dont il n'allait rester que quatre canettes. Après avoir bu, Chôn voulait absolument rester à l'auberge. « La patronne, c'est sœur numéro deux, tu sais ! Nguyêt ! Nguyêt ! Arrange-toi pour faire coucher le chef quelque part. Pour moi, ne t'inquiète pas. Je coucherai là

où tu seras. Ou bien, tu peux laisser le chef coucher avec nous. Sois tranquille, dans l'état où il est, ses fantômes sont tous morts ! Même si on couche dans le même lit, tu n'as rien à craindre... »

Le chef de cabinet n'oubliera jamais cette soirée. Dieu finit par appeler un cyclo-pousse. Il confia les deux vélos à l'auberge, puis il traîna Chôn jusqu'au cyclo ; le tenant solidement dans ses bras, il se fit transporter avec sa charge jusqu'au port. « C'est effrayant ce que ce bougre peut boire ! Le whisky avait été partagé en deux. La bière, je n'en ai bu qu'une dizaine de canettes. Le reste, c'est le camarade qui l'a englouti. Pour aller jusqu'à son navire, j'ai eu la peur de ma vie ! La marée descendait. Les navires étaient sur trois files. Le 412 était sur la plus éloignée. Ma seule peur était de le voir tomber à l'eau. J'ai eu un mal fou à faire passer sa jambe par-dessus le bastingage. Mais une fois une jambe passée, il ne roula même pas de l'autre côté. Il restait la face en bas, accroché aux parapets des deux navires. Comme si les navires allaient se tenir tranquilles ! Un bateau passe au loin, au milieu du chenal, et voilà les deux bastingages de se balancer, de s'écarter, de se rapprocher, de monter, de descendre, dans le plus joyeux désordre. J'ai dû sauter sur le navire extérieur pour y tirer le camarade. Arrivés enfin sur le 412, j'ai fouillé ses poches pour trouver la clé. Pas de clé : impossible donc d'ouvrir les portes. J'ai dû le traîner par la coursive et le pousser par le hublot de sa cabine. La cabine du capitaine, sur les chalutiers de quatre cents chevaux, on sait comment c'est disposé.

Le lit est juste sous le hublot. Le lendemain, avant d'aller au travail, je suis allé rue de la Gare reprendre mon vélo. Arrivé à l'entreprise, mon premier soin a été de descendre jusqu'au navire pour voir si l'ami allait bien. Il était toujours en train de dormir ! Toujours la tête en bas, une jambe sur le lit, l'autre jambe sortant par le hublot. Exactement dans la position où je l'avais mis la veille. Il n'avait pas bougé d'un pouce. Toute la nuit dans la même position. Comme un mort. S'il lui était arrivé quelque chose, c'en était fait de moi. »

Chôn avait un cousin chef d'un quelconque bureau à la Télévision de la ville. Son métier à lui était de pêcher le poisson. Un caractère soupe au lait. Il avait eu une femme. Restée au village, elle était tombée enceinte d'un professeur du secondaire devenu depuis responsable militaire du canton. Apprenant la nouvelle, Chôn demanda un congé pour rentrer au village. Mais sa femme était déjà retournée chez ses parents, chassée par le père de Chôn. En voyant son père, il eut le cœur serré. Il ne l'avait pas imaginé aussi diminué. Il comprit que sa femme en était la cause. Son père était un homme estimé non seulement dans tout le village, mais dans tout le canton. Sa famille était le point de mire de tout le district. Du temps de la guerre contre les Français, son père avait été président du canton, puis membre du comité exécutif du Front patriotique unifié du district. Le frère aîné de Chôn avait rejoint les combattants dès que la guerre de résistance avait éclaté, et il fut tué dans les combats à la frontière avec la Chine. Leurs parents

s'étaient sacrifiés pour permettre à lui-même et à ses autres frères de faire des études supérieures, qui dans une école professionnelle, qui à l'université. Cet opprobre causé par la femme de Chôn était plus que le père ne pouvait supporter.

« Quelle honte ! Je n'ose plus me montrer nulle part. Les traditions de notre famille ne nous permettent pas d'héberger ce genre de personne. Elle doit être une épouse ! En aucun cas je ne veux d'une fille publique à la maison. C'est à toi de décider, bien sûr, mais je ne peux pas habiter avec elle sous le même toit. Je ne peux pas accepter une bru comme elle. »

Chôn se rendit chez ses beaux-parents, et trouva sa femme dans la cuisine. Il regarda son ventre rebondi :

« Ça date de quand ? »

Elle sanglota :

« Sept mois.

— Que comptes-tu faire maintenant ? »

Les larmes roulant sur les pommettes, elle baissa la tête jusqu'à ses genoux, ses épaules agitées de mouvements convulsifs. Un moment après, elle leva sur lui ses yeux gonflés de larmes :

« Je suis une femme dévoyée. Je suis à rejeter. Je suis indigne de toi et de tes parents. Je n'ai pas su me garder. J'ai fait un faux pas et me suis enfoncée dans la boue. Que puis-je encore te dire maintenant ? »

Chôn, toujours aussi calme :

« Qui est-ce ? »

Elle ne répondit pas. Il rugit :

« Qui est ce type ? »

Elle pâlit, saisie d'effroi :

« C'est... Tinh. »

Il hurla :

« Quel Tinh ? »

— Tinh, le fils de monsieur Tàm.

— Est-il marié ?

— Oui. » La voix de la jeune femme était à peine audible.

Alors seulement il comprit pleinement le sens de toutes les réponses qu'elle lui avait faites. Alors seulement il se sentit libéré de la colère et du désir de vengeance qui bouillonnaient dans son cœur, de la haine qui le tenaillait depuis qu'il avait appris cette nouvelle infamante ; son calme était revenu. Elle lui avait dit la vérité sur le nom du coupable. Jusqu'à cet instant, personne ne connaissait l'identité de celui qui avait détruit son bonheur. Ce n'était pas quelqu'un d'étranger, mais un ancien camarade de l'école du village ; l'année où Chôn entra en seconde, celui-ci passait le concours d'une école qui donnait une formation en trois ans. « Je ne peux pas croire cela de toi, Tinh. »

« Je te demande juste de me comprendre. Tu étais tout le temps parti. Combien de jours et de nuits ai-je eu besoin de t'avoir à mes côtés, ne serait-ce qu'un instant... »

Chôn ressentit un choc douloureux. La faute n'était pas seulement à sa femme. C'était la sienne aussi. Il avait choisi l'exploitation marine. S'il avait écouté son père et plutôt étudié l'élevage des poissons, ce ne serait pas

arrivé. Il aurait alors occupé un poste dans les environs ; le plus loin, c'était l'établissement d'aquaculture de la province d'où il aurait pu rentrer chez lui chaque semaine, au maximum chaque mois.

Reçu à l'université d'économie marine, il s'était inscrit à la section d'exploitation et faisait croire à son père qu'il était en pisciculture. Les lettres de son père, de ses frères et de ses sœurs étaient adressées à Trân Nhàn Chôn, section pisciculture. Ses amies étudiantes en pisciculture recevaient ses lettres et les lui transmettaient. Son père croyait fermement qu'il avait suivi son conseil et apprenait la pisciculture et non la pêche en mer, un métier où « *en une vie une femme avait trois ou quatre maris, un coup de vent et elle en perdait un* ». Il se rendit compte peu à peu qu'avoir choisi l'exploitation avait été une erreur, mais il avait dix-sept ans quand il avait fini le lycée, et son cœur à l'époque était tout entier à la mer.

Il fit la demande de divorce et alla la lui porter. Elle la signa sans dire un seul mot. La signature faite, elle le regarda en silence puis s'enfuit dans sa chambre où elle se jeta sur son lit et resta sans bouger. Avant de partir, il la rejoignit pour lui dire adieu. Elle avait le visage enfoui dans son oreiller. Impossible de lui faire relever la tête ! Il ressentit tout d'un coup une immense compassion pour elle – de la compassion pour sa femme, et un douloureux sentiment d'humiliation pour lui-même.

« Je m'en vais. »

Ayant prononcé ces mots, il sortit rapidement de la chambre, prit son vélo et rentra chez lui d'une seule

traite, sans saluer personne sur son chemin.

Mais ce ne n'était pas fini. Six mois après ces événements, son père tomba malade et mourut. Il était une fois de plus en mer. À son retour, son père était déjà enterré. Ce qui le faisait le plus souffrir, c'était de n'avoir pas pu voir son père une dernière fois. Il était obsédé par l'idée que dans la mort de son père, il y avait l'inconduite de sa femme, et sa décision d'avoir choisi la pêche en mer. Sa douleur était encore accrue du fait que son père avait été enseveli dans un linceul blanc, alors que selon la coutume du pays, les personnes décédées dans leur vieillesse devaient être entourées d'un linceul rouge. Jamais il ne s'était senti un fils aussi indigne que pendant ces jours de deuil. Il observait sa mère et comprit qu'un jour prochain, elle s'en irait à son tour. Ayant repris son travail, il partit un soir à vélo fouiller la ville pour acheter du tissu rouge, mais n'en trouva nulle part. En ce temps-là, il fallait l'autorisation de la direction de la Culture et de l'Information pour acheter du tissu rouge, celui-ci étant réservé à la confection des drapeaux et des banderoles. En ces temps difficiles où l'on pouvait à peine pourvoir aux besoins des vivants, il n'était pas question de songer aux morts ! Il alla en ville pour acheter au marché noir dix mètres de tissu blanc qu'il fit teindre en rouge – la couleur des drapeaux. Il plia cette pièce de tissu et la mit dans un sac de nylon qu'il rangea dans un tiroir de la table de préparation des cartes ; il la sortait de temps en temps pour l'aérer. Il craignait que sa mère ne s'en allât à la hâte comme son père, et l'inquié-



tude le tenaillait. Quand Lê Thanh Y, un camarade de promotion à l'université, rentra en permission dans un village voisin, il lui confia les dix mètres de tissu rouge en lui recommandant bien de « ne pas les donner à la mère, mais à mon frère Thinh, tu te rappelleras ? ». Après cela seulement, il fut tranquille.

La vie était difficile et pénible, mais Chôn avait gardé intacte l'âme de poète qu'il avait du temps où il était étudiant. Lorsque fut lancé le concours pour écrire le nouvel hymne national, il gratta sa guitare et se mit à chanter :

*« Viêt-nam, mon pays beau et héroïque !*

*La doctrine de Marx et de Lénine soyons-en sûrs triomphera.*

*Nous allons de l'avant avec les cinq continents.*

*Le monde avec l'égalité pour tous est l'avenir.*

*Le monde d'égalité que nous appelons de nos vœux... »*

Parmi l'assistance, certains dirent que ce texte était débile, mais d'autres le trouvèrent très beau. Et un beau jour, la chanson de Chôn fut diffusée à la télévision (le cousin y était sans doute pour quelque chose). Tous furent alors unanimes à la trouver admirable ; ce n'était plus comme lorsqu'il improvisait à bord de son chalutier avec sa guitare. Avec les instruments et l'accompagnement qui conviennent, c'est sûr que cela fait la différence. C'est ce que disait Chôn. Il voulut emmener tout le monde pour une tournée d'alcool.

Un jour que son navire s'abritait du vent dans la rade de Ngoc, Chôn organisa une partie de boisson pour l'équipage. On repréla bientôt de cette chanson avec

enthousiasme. Les uns trouvaient que la chanson était excellente et pouvait tout à fait être adoptée comme hymne national, d'autant que l'auteur était issu de la classe ouvrière ; d'autres disaient : « Oh ! Ça va, il ne faut pas flatter basement le capitaine comme ça ! Pour l'hymne national, il faut un compositeur de profession. Voyez que même Van Cao<sup>1</sup> est en train de se faire éliminer. » Dziêu, le chef marinier, avala rondement une gorgée d'alcool comme s'il gobait une pilule de fortifiant et dit : « Il ne faut même pas y penser. Même si le capitaine était de dix fois le meilleur, il ne serait pas choisi. Ce genre de privilège, ce n'est pour... » Dziêu commençait déjà à bégayer, la voix pâteuse. Il était dans un état d'ivresse avancé et continuait à se servir copieusement, branlant la tête, insensible à ce qui se passait alentour :

« Chef ! Vous n'avez rien à cirer d'être l'auteur de l'hymne national. Ce qu'il vous faut maintenant, c'est une femme. »

Chôn rit :

« Je vais bientôt me marier. Vous n'avez pas à vous inquiéter, vous autres. »

Ces mots mirent l'assistance en émoi :

« C'est pas avec mademoiselle Hông, du service de radiodiffusion, qui est descendue au navire prendre de nos nouvelles l'autre jour ?

— C'est pas seulement l'autre jour. Cela fait depuis

---

1. L'auteur de l'actuel hymne national.

*[Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.]*

longtemps déjà.

— Alors les choses deviennent très compliquées, Chef. Je trouve qu'elle est très souvent acoquinée avec Diêu, le directeur de cabinet. Quand elle se rend sur un navire, c'est toujours avec le directeur de cabinet. Pour le moindre poisson qu'on lui donne, il l'accompagne pour passer le poste de garde.

— Il n'y a pas que le directeur de cabinet. Elle y va aussi avec Tin, du bureau d'Émulation.

— Tin, du bureau d'Émulation ? Tiu-Le-Pâté-Compressé, il n'y a rien à craindre ! Il a le diabète. Un homme méprisable. »

Les vapeurs d'alcool leur donnaient des ailes et leur déliaient la langue. Les seiches exposées au soleil et maintenant grillées sur le réchaud électrique atteignaient des sommets. De nouveau, on entendit le bégaiement pâteux de Dziêu :

« Les gars, vous savez pourquoi le chef a perdu ses deux incisives inférieures ? Eh bien ! C'est à cause de mademoiselle Hông. »

Tous de rire aux éclats. « Comment mademoiselle Hông aime-t-elle pour faire perdre les dents au chef, c'est vraiment effrayant !

« Vive mademoiselle Hông... »

La voix pâteuse de Dziêu se traînait :

« C'est son baiser. Elle a donné au chef un trop long baiser... »

Faisant toujours montre d'une grande simplicité avec ses hommes, Chôn trouva quand même qu'il était

temps d'en finir avec ce sujet, et d'en finir par la même occasion avec la beuverie. D'un air sévère, il dit à Dziêu :

« La courroie s'est complètement détendue. La voix n'est plus très nette. Va dans ta cabine. La séance est levée pour tout le monde. »

Après que chacun eut regagné sa cabine, le sujet que ses hommes venaient de soulever l'obsédait encore. Allongé sur sa couchette, Chôn pensa à sa femme. Puis aux autres femmes qu'il avait connues. Il y en avait beaucoup. Mais deux seulement l'avaient réellement marqué. Huyên et Hoà. Leurs noms commençaient tous les deux par un « H », elles habitaient toutes deux à Hai Triêu, et il les avait toutes les deux connues avant de se marier.

Huyên avait été la première. Puis ce fut Hoà, une voisine de Huyên. Hang, le frère de Huyên, était soldat à l'époque et avait logé chez lui alors qu'il allait encore à l'école. Dans le village, toutes les maisons logeaient des soldats. Tous venus du Nord. Thai Nguyên, Vinh Phu, Ha Tay... C'était peu de temps avant le Têt. Les habitants du village avaient préparé cochons et poulets, morues et riz gluant. Ils voulaient donner aux soldats une fête somptueuse où ils mettraient toute leur affection. Ils voulaient adoucir le chagrin d'un nouvel an loin du foyer à ces jeunes gens qui étaient comme leurs enfants à qui, si on leur pressait le nez, il en sortirait encore du lait. Car chacun savait que pour ces toutes jeunes recrues, le temps qui leur restait pour se reposer, pour goûter à la douceur de l'instant, était très court ; et même si c'était

loin de leur famille, il fallait qu'ils profitent du dernier Têt de paix avant d'aller dans le Sud affronter le feu et la mitraille. Mais juste au moment où le riz gluant pour les gâteaux du Têt était trempé à point, où les pâtés de morue sortaient de la friture, où les cochons dans leurs étables étaient déjà pesés, évalués et sur le point d'être égorgés, au moment où la joie de la fête éclatait dans tout le village, au milieu des préparatifs fébriles, juste à ce moment arriva l'ordre de départ de la troupe. Les soldats ne pleurèrent pas, mais les villageois si. Ils pleurèrent toutes les larmes de leur corps. Même les membres de l'association des mères de combattant. Même les jeunes filles qui commençaient à peine à faire la connaissance de ces jeunes gens venus des quatre coins du pays. Même s'ils savaient que cet ordre était donné dans le but de la victoire et qu'il fallait profiter de ces quelques jours de cessez-le-feu du Têt pour progresser vers le Sud, comment ne pas souffrir pour ces enfants qui étaient comme leurs propres enfants ? Ces jeunes gens à qui n'était accordé aucun repos, à qui il n'était pas donné de fêter le Têt en famille, et qui maintenant ne fêteraient pas le Têt du tout, à qui il n'était pas donné d'accueillir le printemps à l'abri de la tourmente et d'accueillir une nouvelle année dans le Nord en paix, mais qui devaient aller dans le Sud exposer leurs corps aux obus et aux bombes. Chôn pleurait, lui aussi. Il alla dans sa chambre prendre quelques paquets de fruits confits, et sa mère rassembla tous les petits pâtés de morue qu'elle avait confectionnés dans un sac plastique. Ils donnèrent leurs